



ALPAGES ET MAYENS D'ARDON

Perchés sur les hauteurs d'Ardon, mayens, îtres et étables racontent l'histoire d'une vie alpine façonnée par la transhumance, le travail du lait et la garde des troupeaux, au rythme des saisons et des rigueurs de la montagne. Chaque pierre, chaque poutre témoigne du savoir-faire des habitants et du lien étroit qu'ils ont tissé avec les alpages et les mayens, au cœur de paysages d'exception.

Grâce à la préservation de ce patrimoine, la bourgeoisie contribue à transmettre aux générations futures la mémoire, les usages et les valeurs liés à ces lieux de vie et de travail en montagne.

SOMMAIRE

Origine

Bâti

Héritage

Patrimoine

Alpages

Lieux-dits

Souvenirs

Déclin
et renouveau

N°2

HISTOIRE D'ARDON

ISBN 978-2-9701976-1-4



9 782970 197614 >

■ ORIGINE

L'histoire d'Ardon remonte à l'Âge du Fer (vers 500 av. J.-C.), lorsque la tribu celte des Sédunes occupe le territoire. Les fouilles au lieu-dit «Le Châble» montrent que ces premiers habitants vivaient de l'agriculture et de l'élevage. Dès cette époque, durant l'été, les troupeaux montent vers les sommets, instaurant un système de pâturage organisé.

Sous l'Empire romain (Ier - IIIe siècle ap. J.-C.), Ardon devient un point stratégique entre Sion et Martigny. Facilitée par de nouveaux chemins, l'exploitation des pâturages d'altitude se développe et permet de nourrir les populations urbaines. Ardon passe d'un pastoralisme artisanal à une gestion organisée des alpages. Les habitants colonisent progressivement les collines pour se protéger des crues et profiter de nouvelles terres. Avec la croissance du cheptel, ils défrichent de nouvelles surfaces selon un modèle de pâturage libre et égalitaire. Dès les XII^e et XIII^e siècles, les alpages apparaissent dans des actes officiels, comme Cheville, voisin d'Anzeindaz à Bex, cité en 1298.

Au Moyen Âge, les mayens permettent aux familles de passer l'été en altitude pour surveiller le bétail. Dès 1562, des Ardonnais sont recensés dans les mayens de Motelon sur le territoire de Conthey. Progressivement, ils obtiennent des droits sur des alpages voisins, renforçant leur présence en montagne et leur autonomie économique.

L'expansion au XIX^e siècle

Au XIX^e siècle, la pression démographique et le besoin accru en fourrage entraînent de grands défrichements. Des secteurs comme l'Airette, Torrent-Noir, la Grand-Dzeu et Aveine deviennent des pâturages communaux, tandis que certaines zones servent à la production de charbon pour les forges locales.



Peinture de Bernard Broccard, 1974, la Grand-Dzeu, Servaplane, avec les Diablerets en arrière-plan et sa Tour Saint-Martin, plus communément appelée la Quille du Diable.

En 1808, la commune attribue officiellement des parcelles pour la construction de mayens, favorisant l'extension des exploitations. Cette dynamique élargit les droits d'usage sur des alpages en bordure de Conthey, provoquant des tensions.

Pour éviter de passer par Conthey et de payer des taxes, les Ardonnais créent un chemin passant par Servaplane. Conthey conteste cette initiative, entraînant saisies de troupeaux et procédures judiciaires.

En 1850, la justice confirme la souveraineté de Conthey sur la zone litigieuse, obligeant Ardon à abandonner ses prétentions.

Le mayen

Le mot «mayen» provient du latin *maius**, signifiant «mai», mois durant lequel les troupeaux étaient traditionnellement conduits vers les pâturages d'altitude intermédiaire. Cette transhumance, essentielle à la survie des familles rurales, impliquait des haltes dans ces bâtiments. L'étymologie illustre l'importance saisonnière des mayens : le mois de mai symbolisait le début de la montée des troupeaux, et le mayen était l'espace de transition entre le village et les alpages.



Peinture de Bernard Broccard, 1973, mayen typique de 1845, en mélèze de la Grand-Dzeu, appartenant à Maurice Broccard.

C'était avant tout un bâtiment minimaliste mais fonctionnel. Il assurait la sécurité du troupeau et permettait aux habitants d'y vivre et de travailler durant la saison estivale.

Construit en bois, souvent en mélèze, selon un plan simple mais ingénieux, il servait à la fois de logement pour les bergers, d'étable pour le bétail et de lieu de transformation du lait en fromages, tommes, beurre ou séracs.

* à voir lexique

La disposition typique s'organisait sur un seul niveau, réparti en deux espaces distincts : l'un habitable et l'autre réservé au bétail.

Il comprenait :

- Une entrée qui s'ouvrait sur la tsavanne* : cuisine rustique au sol de terre battue, équipée d'un foyer et d'une crémaillère destinée au chaudron. Une pièce de vie servant de chambre aux bergers, parfois chauffée par un petit fourneau.
- Une étable attenante à la cuisine, abritant les vaches et le petit bétail, surmontée d'une grange à foin ouvert sur la cuisine afin de faciliter le stockage et la distribution du fourrage.
- Une cave était aménagée au sous-sol afin de pouvoir conserver les produits laitiers et d'en garantir la fraîcheur durant la saison estivale.

À Isières, les mayens étaient principalement construits en pierre et recouverts de toits d'ardoises.



Mayen typique d'Isières.

Les îtres

Dans les alpages de haute altitude, les bergers s'appuyaient sur un réseau d'abris appelés îtres. Ces petites constructions en pierres sèches, couvertes d'asseilles* servaient à la fois de refuge pour le

petit bétail et de fromagerie temporaire. Souvent semi-enterrées pour mieux résister au vent, au froid et à la neige, ces cabanes rustiques témoignaient d'une ingéniosité paysanne remarquable.

Elles permettaient d'exploiter les pâturages les plus reculés et d'assurer la présence humaine tout au long de la saison d'estivage.



Ître du Gurry



Ître du Gurry

Autrefois, plusieurs îtres s'étendaient sur les hauteurs d'Ardon : le Gurry et Vertsan au-dessus d'Isières, le Meintin, la Chaux d'Einson, Torrent Noir, ainsi que Voltive et Vêrouet au cœur de la vallée. Ensemble, ces îtres formaient un véritable maillage pastoral, reliant les alpages de Nevedet à Voltive et permettant de parcourir la montagne au fil des abris et des sentiers.



Ître du Gurry



Ître du Bouis

L'étable



Alpage d'Einson 2023

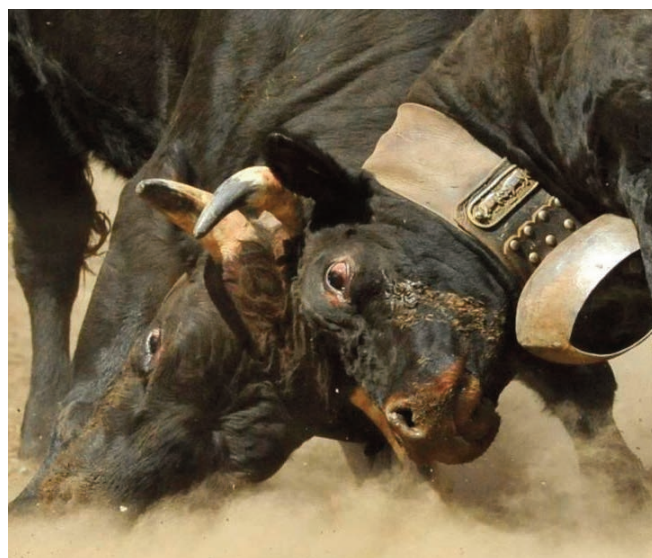
L'étable d'Einzon, également construite en pierres sèches et couverte d'asseilles*, remplissait à l'époque plusieurs fonctions : écurie pour les animaux, abri pour la fabrication du fromage et espace habitable pour les bergers.



La vie au mayen

La montée au mayen constituait une étape incontournable pour les agriculteurs d'Ardon possédant du bétail. Une fois les granges du village vidées de leur foin, le mayen et ses prairies d'herbe fraîche offraient un cadre idéal pour préparer le troupeau à l'inalpe.

Les séjours se prolongeaient en général de vingt à trente jours. Cette période permettait de fabriquer tommes et beurre, d'habituer progressivement les animaux aux pâturages d'altitude et d'assurer l'entretien des bâtiments, des chemins et des enclos, indispensables à la pérennité des lieux. Le mayen n'était pas uniquement un espace de travail. Il constituait aussi un lieu de vie et de sociabilité. Les combats de reines y prenaient place, nourrissant l'espoir de chaque propriétaire de voir sa vache s'imposer et devenir la reine du troupeau.



La vie à l'alpage

La saison d'alpage débutait avec l'inalpe, lorsque les troupeaux quittaient la plaine pour gagner les mayens, puis les pâturages d'altitude, et se terminait avec la désalpe, quand les bêtes redescendaient vers la vallée. Le tintement de leurs cloches annonçait la fin de l'été en montagne. Durant cette période, les pâtres* et manpàs* guidaient les troupeaux avec rigueur, suivant un rythme dicté par les besoins des

animaux et les exigences de la montagne. La vie se déployait au fil des jours et des saisons, au gré des éléments et du rythme de la montagne. Dès l'aube, le troupeau gagnait les pentes verdoyantes où l'herbe était la plus tendre. Les journées étaient longues, rythmées par la traite, la fabrication du fromage et la surveillance des animaux, tout en assurant l'entretien des clôtures et des abris.



La vie se déroulait dans des conditions simples : logements modestes, repas frugaux et confort limité. En retour, la montagne offrait ce que nul autre lieu ne peut donner : la liberté, le silence et la satisfaction d'un travail accompli au cœur d'une nature authentique. Au printemps et à plusieurs reprises au cours de l'année, lors des manœuvres*, le bois nécessaire à la vie sur l'alpage y était amené à dos d'homme. L'entretien des sentiers, des bâtiments et des pâturages garantissait le bon fonctionnement de cette vie pastorale exigeante.

La fabrication du fromage

Le pâtre* veillait sans relâche sur son troupeau, attentif au moindre nuage, à la source qui tarissait ou à la bête qui s'éloignait.



Laiterie d'Einzon : Nathalie Jacquemettaz-Cotter, 2015

Le travail ne connaît ni week-end ni répit : matin et soir, il faut traire, soigner et préparer le fromage.

Jusqu'à la construction des étables, l'espace de traite, l'arieu,* était installé en plein air à même la pente, quant au chaudron, chauffé au feu de bois, on l'installait sur un replat dgiétro*. Le lait du matin y était transformé en tommes et en fromages, selon un savoir-faire transmis de génération en génération. L'odeur du lait chaud, mêlée à celle du bois, emplissait l'air pur des hauteurs et laissait à chacun le souvenir simple et chaleureux de ces instants.



Cave à fromages d'Einzon.

L'eau et l'irrigation des alpages

Dans les régions alpines, l'eau a toujours joué un rôle essentiel. L'irrigation des pâturages reposait sur des systèmes ingénieux utilisant les tsenés* ainsi que les sources naturelles et surtout les bisse, véritables canaux creusés à flanc de montagne.

L'eau ainsi collectée était soigneusement répartie pour couvrir les besoins essentiels: abreuver le bétail, laver le linge ou alimenter les fromageries.



Chaque filet d'eau comptait et était utilisé avec parcimonie, illustrant l'ingéniosité et la maîtrise des habitants face à un élément vital mais souvent irrégulier.

Le Bisse de Moïse ou Bisse Sec

Le bisse de Moïse, plus connu sous le nom de Bisse Sec, illustre parfaitement les défis de l'irrigation alpine.

Creusé entre 1901 et 1905 sur l'alpage d'Einzon, situé à 2 360 m d'altitude, il mesurait 1 928 m, dont 1 600 m taillés directement dans la roche calcaire du Cheval. Alimenté par la fonte des neiges, il acheminait l'eau vers le torrent de la Tine, puis vers les prés et vignes d'Isières situés à 750 mètres d'altitude.

Malgré cette prouesse technique, le bisse présentait un débit irrégulier et de fortes infiltrations, ce qui l'empêchait d'alimenter correctement à la fois l'alpage et les terres d'Isières. Après quelques années seulement, il fut abandonné, d'où son surnom de Bisse Sec.

Aujourd'hui encore, son tracé reste visible dans les rochers abrupts, témoin concret des efforts des générations passées pour maîtriser l'eau et faire vivre leurs alpages.



Bisse Sec

■ HÉRITAGE

Après la seconde guerre mondiale, beaucoup de mayens ont été abandonnés aux intempéries. Ils se sont lentement effondrés, laissant la montagne reprendre ses droits. Aujourd'hui, seuls 21 mayens ont résisté au temps.

Lieux	1933	2025
Isières	23	15
Montau	1	1
Nevedet-Dessus	2	
Nevedet-Dessous	1	
Vaque	4	1
Airette-Dessus	3	1
Airette-Dessous	4	
Torrent-Noir-Dessous	5	
Grand-Dzeu	5	3
Grand-Dzeu Dessus ou		
Tête-à-Jean-Dessous	1	
Aveine	1	

Le mayen de Grand-Dzeu-Dessus accueillait encore moutons et chèvres

jusque dans les années 1980. Camille Roh, dit Tro-sè, y veillait avant de mettre fin à l'exploitation en raison de son âge.



Peinture de Bernard Broccard, 1975, mayen de la Grand-Dzeu-dessus, appartenant à Camille Roh.

Le mayen a malheureusement été détruit par un incendie durant cette même décennie, laissant derrière lui le souvenir des bergers et du bétail qui l'avaient animé pendant tant d'années.

■ PATRIMOINE

Les îtres et étables situés dans les alpages sont autant de témoins de la vie alpine traditionnelle. Ils maintiennent un lien avec les pratiques pastorales et reflètent la capacité des habitants à s'adapter aux contraintes géographiques et climatiques. Ils illustrent également l'organisation collective, la vie communautaire et les savoir-faire ancestraux.

La bourgeoisie d'Ardon s'engage activement à préserver son patrimoine, garantissant que les îtres, mayens et étables, témoins vivants de la vie alpine traditionnelle, restent accessibles aux générations futures. Ces sites offrent un panorama exceptionnel sur la vallée du Rhône et la beauté des paysages environnants.

Le chalet de Beuble

Le maintien du patrimoine bourgeoisial a été initié vers 1985 avec la reconstruction du grenier de 1812, alors situé au Grenier d'Einzon. Déplacé à proximité de la vigne de Beuble, il a pris le nom du site et est aujourd'hui connu comme le « Chalet de Beuble ». Reconstitué par l'équipe communale sous la responsabilité de Bernard Rebord, le bâtiment a été restauré dans le respect de son authenticité tout en intégrant un confort moderne. Il sert à la fois de lieu de rencontre pour les autorités et de valorisation de la tradition viticole locale, notamment grâce au Pinot Noir de Beuble de la maison Provins.



Aquarelle de 1982, œuvre de Pierre-Henri Monnet, offrant une vue du mayen du Grenier.



Aquarelle de 2020, de Pierre-Henri Monnet du mayen du Grenier rénové et déplacé sur le site de Beuble.

L'ître du Bouis

Perché à 1995 m, au-dessus d'Einzon, l'ître du Bouis, tombé en ruines en 1982, a été entièrement rénové en 2016.



Accessible aux randonneurs pendant la belle saison, il offre un espace abrité pour manger, se réchauffer et se reposer, avec eau de source et commodités. Il constitue avant tout un refuge pour ceux qui se dirigent vers le sommet du Haut-de-Cry (2 969 m), tout en offrant un panorama exceptionnel sur la vallée du Rhône et les sommets valaisans, dont le Bietschhorn, le Weisshorn et le Cervin.

La cabane de Vertsan

La cabane de Vertsan, projet porté par Gérard Valette, a été entièrement rénovée avec la participation active de la bourgeoisie, le soutien de donateurs privés et de l'Aide suisse à la montagne.



Achevée en juillet 2023, elle offre désormais un refuge sûr et confortable, utilisable sur demande.



ALPAGES

Les alpages d'Ardon

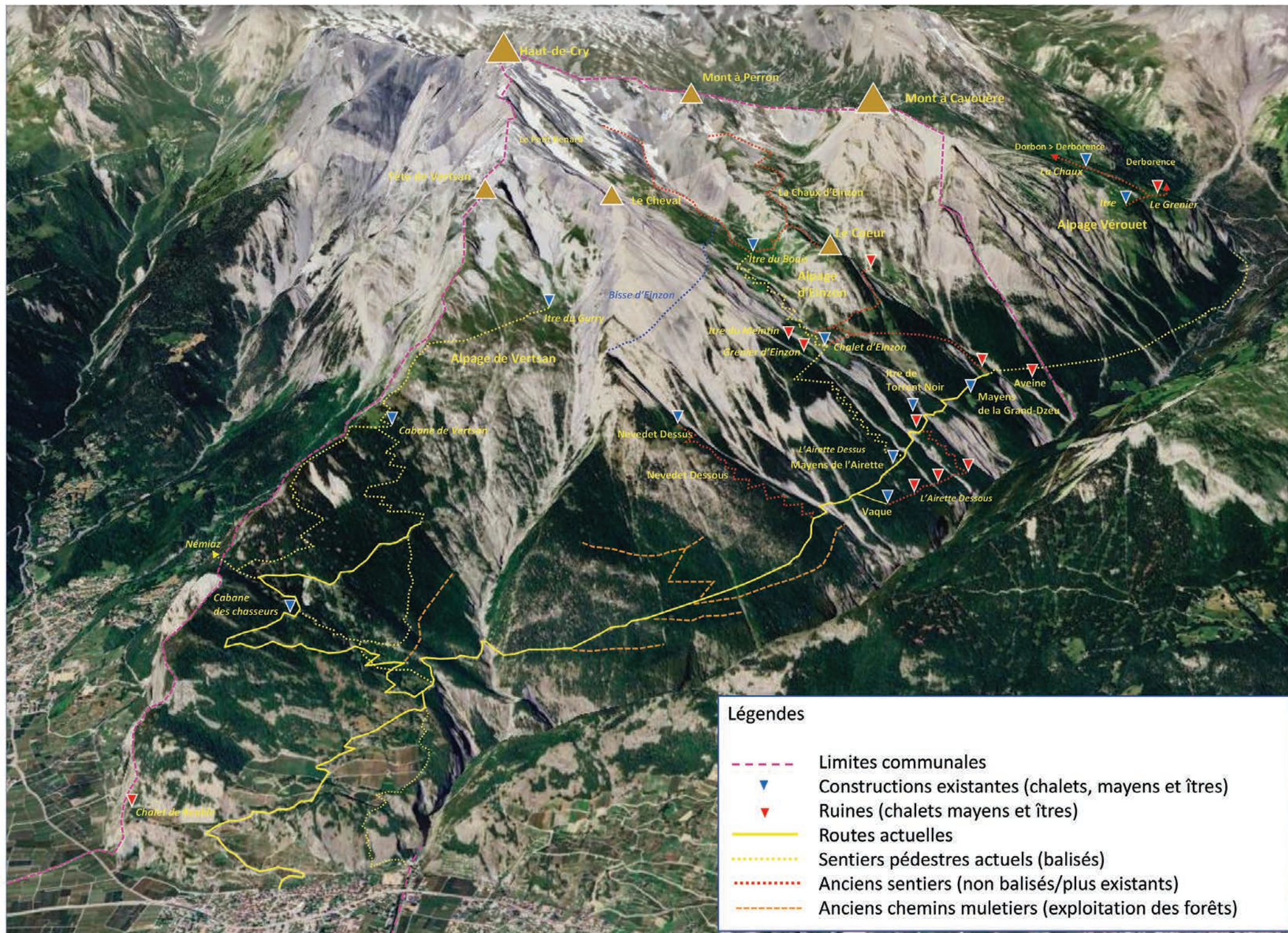
En 1943, le Valais comptait près de 700 alpages, dont 270 en Valais romand. À cette époque, les alpages d'Einson, de Vertsan et de Vérouet faisaient partie du paysage pastoral d'Ardon. Aujourd'hui, la commune ne dispose plus que de deux alpages : Vertsan et Einson.



Combe du Petit Renard Einson.



Alpages de Vérouet.



ALPAGES

L'alpage de Vérouet

Mentionné pour la première fois en 1461 lors d'un échange de droits d'usage entre Aven et Erde, Vérouet dépendait des Nobles d'Arbignon de Collombey, vassaux de l'évêque de Sion. Entre 1484 et 1490, les consorts d'Aven cédèrent leurs droits à Vulliermus d'Isères d'Ardon, faisant de l'alpage une propriété entièrement ardonintze.



En 1546, il fut affranchi du fief. Plusieurs litiges de frontière avec Conthey conduisirent à la clarification des limites et à une organisation en consortage. Composé de pâturages maigres, l'alpage fut progressivement abandonné puis vendu à la LSPN (Ligue Suisse de Protection de la Nature) en 1971.



Hütte de Vérouet.

L'alpage de Vertsan (jusqu'à 2200 m)

Les hêtres de Vertsan et du Gurry, construits pour abriter les bergers, font partie intégrante de l'alpage. Mentionné dès 1573 avec l'alpage d'Einzon dans les assignations publiques (communications après la messe), le site de Vertsan était principalement réservé aux génisses.



Pour l'atteindre depuis Ardon, il faut gravir le Tsable, un chemin très pentu passant par Isières jusqu'au Mayen-à-Montau, puis rejoindre la Routia.



Cabane de Vertsan

Depuis le bord du précipice, la vue est magnifique sur le village de Chamoson, entouré de son grand vignoble, et le hameau de Némiaz, niché sous les contreforts du Haut-de-Cry. Depuis la Routia, le chemin conduit enfin à l'alpage. Dès 1914, des améliorations furent entreprises, avec l'amenée d'eau et l'installation d'abreuvoirs, facilitant le travail quotidien sur les pâturages.

L'alpage d'Einzon

Du Mayen-à-Montau, en direction de la vallée, le chemin traverse les nombreux tsenés*, parfois recouverts encore de leurs névés en début de saison, et nous conduit aux mayens de l'Airette départ de l'ascension vers l'alpage d'Einzon.



Mayen de l'Airette.

Tracée dans une zone escarpée et ponctuée de 39 verons*, cette montée reste gravée dans la mémoire des bergers. Le sentier traverse plusieurs points remarquables : l'Airette, point de départ vers les alpages ; le grenier*, construit en 1812 et autrefois utilisé pour entreposer les fromages d'Einzon ; et le torrent de l'Ître du Meintin, que l'on franchit pour

rejoindre l'étable d'Einzon. Plus connue sous l'appellation les chottes* d'Einzon, cette bâtisse principale, située à 1 668 m d'altitude, a été édifiée entre 1906 et 1911 par la bourgeoisie. Elle abrite une fromagerie ainsi qu'un espace de vie pour les bergers qui y résidaient durant l'estivage. L'alpage s'étend jusqu'à 2300 m et comprend également l'Ître du Bouis, une bâtisse perchée à 1996 m

L'estivage

L'estivage durait environ 85 jours et accueillait près de 90 vaches. En 2013, il n'en restait plus que 8. Fabriqués au feu de bois et moulés dans des cercles en bois, environ 80 tommes et 180 fromages étaient produits chaque saison.



Arrière-plan le passage du Tzevau à 2500 m d'altitude reliant Vertsan à Einzon.*



Vue depuis Einzon sur les alpages de Conthey : Lodze, Tsamperon, Agnière, Orpelin, Maduc et Padouaire.

■ SOUVENIRS

Récit de Paul-Marie Delaloye, manpàs à l'alpage d'Einzon.*

L'ascension

À la mi-mai, nous quitions l'école avant la fin de l'année scolaire pour monter à Isières, au mayen-à-Montau. Là, nous veillions sur le troupeau et préparions le beurre ainsi que les tommes, attendant que les alpages soient prêts à nous accueillir.

Quand la saison était favorable, venait le grand départ pour l'alpage d'Einzon. Nous guidions nos vaches en direction du val Triqueut*. La traversée des névés était parfois périlleuse. Arrivés à l'Airette, nous étions prêts à poursuivre l'ascension. Je me souviens de mon premier jour : le sentier escarpé d'Einzon, avec ses trente-neuf lacets, rendait l'accès à l'alpage particulièrement rude. J'avais à peine huit ans et j'accompagnais mon frère Jérôme. À cette époque, nous faisons partie des derniers jeunes à travailler là-haut.

La montagne n'offrait aucun cadeau. Quand le ciel se couvrait, la pluie s'infiltrait partout, le brouillard nous collait à la peau. Nous n'avions rien pour nous protéger : ni parapluie, ni vêtements imperméables. J'avais seulement un vieux manteau polonais, lourd, trempé et glacé, qui avait de la peine à sécher après plusieurs jours de pluie. Les chaudrons pour le fromage, les habits, la nourriture et le matériel

étaient portés à dos d'homme, le cheval servant parfois à transporter les charges les plus lourdes. Arrivés à l'alpage, aucun confort ne nous attendait : juste une petite habitation intégrée à l'étable, le bétail tout autour, et des journées de travail sans répit. À l'ître du Bouis, nous dormions au-dessus de la pièce à vivre. Le feu réchauffait l'espace, mais sa fumée venait souvent nous chatouiller le nez et piquer nos yeux, nous tirant de notre sommeil.



Ître du Bouis, 1958, Paul-Marie et Dominique Delaloye.

Le quotidien

La vie à l'alpage était exigeante. Chaque jour, nous allions chercher l'eau, préparions le lait, allumions le feu pour la fabrication du fromage. Le pâtre* Isaac Sauthier - dit Toche - et Jérôme, s'occupaient de la fromagerie, pendant que moi, je gardais les vaches. Les meules étaient soigneusement entreposées dans le grenier* pour le stockage et l'affinage.

La nourriture était simple et répétitive : macaronis matin, midi et soir, parfois mélangés à une soupe si épaisse que la cuillère se tenait droite ; sinon des pommes de terre ou de la polenta, parfois

accompagnés d'un peu de bacon*. Le fromage, bien que fabriqué par nous-mêmes, était interdit aux enfants : nous ne pouvions manger que la petze* salée ou pri*, petits grumeaux de lait caillé qui s'échappaient des cercles de meules. Occasionnellement, nous avions droit à un peu de poudre de cacao pour préparer un chocolat chaud. On mâchait le cœur tendre des chardons cueillis dans les prés. On grillait des escargots ramassés à la rosée et on savourait les fruits des bois que l'on trouvait. Lors de l'approvisionnement hebdomadaire, la sogne*, nous recevions du pain bis, préparé avec de la farine de pomme de terre, ainsi qu'un pain de seigle. Il nous est arrivé, pendant plusieurs jours, de ne prendre qu'un seul repas. Nous attendions avec impatience les week-ends, non seulement pour recevoir quelques friandises apportées par nos parents, mais surtout pour les revoir et passer un moment avec eux. Ce qui rendait ces visites encore plus précieuses.

Les procureurs*, responsables de la gestion des alpages ou propriétaires de bétail nous apportaient parfois de la nourriture. Je n'oublierai jamais le jour où Emmanuel Délitroz nous avait amené des saucisses dans sa hotte. Nous les avons toutes suspendues au plafond de la cabane et les avons mangées, crues ou en soupe, même rances : c'était un festin pour nous. Pleins d'entrain et d'insouciance, nous ne manquions jamais une occasion de taquiner Isaac ou de faire des farces. Lors de nos écarts, il pouvait se montrer ferme,

mais il avait toujours un côté doux et rassurant, surtout lorsque je suis resté cloué plusieurs jours sur ma paillasse après qu'un bouc m'eut renversé. Pour se laver, il n'y avait ni eau chaude, ni salle de bain : nous allions directement dans le tsené* de la Braye, même quand il faisait froid.



Alpage d'Einzon, Paul-Marie Delaloye, Jérôme Delaloye et Isaac Sauthier dit Toche.

L'organisation

L'alpage fonctionnait selon une organisation communautaire stricte. Chaque famille possédait une ou deux vaches, parfois quelques chèvres. Un procureur gérait les aspects pratiques et veillait au bon déroulement des activités. Régulièrement, en fin de semaine, les propriétaires de vaches participaient aux manœuvres*, des travaux essentiels au bon fonctionnement de l'alpage. L'apprentissage était rapide : gestion du troupeau, traite et fabrication du fromage. Chaque geste comptait, chaque effort contribuait à la survie de l'alpage.

Aujourd'hui, durant la bonne saison, je m'échappe chaque semaine dans la vallée, et les souvenirs de la vie à l'alpage d'Einzon y restent bien présents.

Une bergère a conté la joie qui l'animait de passer l'été dans ce lieu pittoresque à souhait.

Récit de Stella Valette fille d'Hermann.

Tiré du livre «Des Coteaux du Soleil à Derborence»

Texte : Roger Fellay

Ce séjour à Vertsan avec mes parents et mon frère fut une révélation. Ces étendues d'herbe et de fleurs lors de ma première in alpe me laissèrent sans voix. Que la montagne est belle comme le chantait Jean Ferrat ! Nous trouvions toujours un moment pour nous recueillir et rendre hommage à mon grand-père maternel, dit "Pepe". En 1935, voulant éviter la chute d'une pièce de bétail dans le ravin, il glissa sur une touffe de fétuques et dérocha dans le précipice. A ce triste souvenir, ma mère essayait furtivement ses larmes.



Ître du Gurry - Jacques Valette, Stella Valette et Hermann Valette été 1946.

Mon père, dès notre arrivée, avait aménagé la cabane de pierres où nous passions l'été. Ce n'était pas un palace

mais, dans ce logis, l'ambiance était chaude. Le soir, nous nous retrouvions tous réunis autour du foyer composé de pierres à même le sol. Nous étions des bergers à part entière. Il faut le dire, aujourd'hui, dans nos sociétés à dominante urbaine, l'image du berger menant son troupeau est souvent réductrice, folklorique ou désuète. L'activité quotidienne de notre famille était simple. Au petit matin, mon père partait traire nos deux vaches et sortir de l'enclos le jeune bétail. Il revenait avec le lait encore tiède, à peine sorti du pis, et le déjeuner débutait par une bonne tasse, un vrai délice. Le solde de cette précieuse matière, ma mère le versait dans une jatte, le laissait au frais la journée ou la nuit pour l'écrémer et ensuite, dans la baratte elle obtenait du beurre, et quel beurre !

Avec mon frère, nous avons découvert tous les alentours de Vertsan. Quelquefois, l'aigle planait dans les airs au-dessus de nos têtes et nous l'entendions glatir. Les chamois dans les rochers nous amusaient par leurs cabrioles. Les marmottes, plus attentives, avertissaient la colonie par des sifflements aigus à l'approche du danger représenté par l'aigle qui parfois en faisait un bon repas. Tous les samedis, deux propriétaires de génissons, nous apportaient la sogne*, victuailles pour la semaine. En bavardant avec eux, nous apprenions les dernières nouvelles du village. A proximité de notre rustique habitation se trouvait une grosse pierre plate. Le dimanche, ma mère la recouvrait d'une toile blanche et disposait un missel

et des bougies pour assister à la messe. Elle nous bénissait avec de l'eau bénite qu'elle avait apportée de notre maison. Chère maman qui pensait au bien-être de notre âme et de notre corps en ce cadre idyllique. Chaque jour apportait son lot de gaieté, de visites, de travail au bois, de soins à un génisson malade, etc. Nous avons eu la visite du Père Rüthimann avec ses amis. Cet homme de Dieu était polonais. Il nous a donné sa bénédiction, ainsi qu'au troupeau et à l'alpage. Emouvant, non ?

Après deux mois passés dans ces lieux favorables à notre santé, nous reprîmes le chemin du retour. Mon père, au visage hâlé par les coups de soleil dardés, avait quelque chose comme un profil busqué à force probablement de vivre en pleine nature et au milieu du troupeau. Sa manière de commander au bétail et de lui parler n'appartenait qu'à lui. Les bêtes comprenaient ce langage en utilisant les voyelles "é" et "o". On se mit en route et notre troupeau était attendu au fond du chemin de la montagne aux abords du village.

Pour moi, une autre vie commençait, mais que de beautés et de souvenirs laissés derrière moi ! l'école m'attendait. De petites larmes mouillaient mes yeux. Ces maisons du village que je revoyais me semblaient grandes et hostiles.

■ DÉCLIN ET RENOUVEAU

Durant plusieurs décennies, différents bergères et bergers se sont succédés à

Vertsan et Einzon, produisant artisanalement tommes et fromages durant l'estivage.

À la fin des années 1960, les alpages ont été loués à des privés, et les vaches ont cédé la place aux moutons, qui nécessitaient moins d'eau et de main-d'œuvre.

Entre 1995 et 2020, les vaches ont fait leur retour à Einzon, avant qu'une centaine de moutons, accompagnés de quelques ânes et chèvres, n'occupent à nouveau les pâturages.

L'esprit pastoral perdure : la voix des derniers jeunes ayant travaillé ici résonne encore, témoignant d'une époque où la montagne se vivait avec courage, simplicité et solidarité.



Alpage d'Einzon 2025

Aujourd'hui, ces deux alpages continuent de faire vivre la tradition pastorale dans nos montagnes, grâce à des bergers passionnés.

■ LEXIQUE

- ariou* : aire de traite, souvent aménagée sommairement, à même la pente.
- asseille* : anseille, anselle, asselle, bardeau : planchette en bois de mélèze, d'environ 60 cm de long, 20 cm de large et 15 mm d'épaisseur, utilisée principalement pour les toitures à faible pente.
- bacon* : lard salé ou fumé.
- chotte* : bâtisse servant à abriter les vaches et les bergers ; étable d'alpage.
- dgiétro* : replat naturel ou aménagé, utilisé comme espace stable.
- grenier* : bâtiment destiné au stockage des fromages d'alpage et d'autres denrées.
- ître* : petit abri de haute altitude, souvent semi-enterré, construit autour d'un foyer (âtre), conçu pour résister aux intempéries et aux coulées de neige.
- maius* : du latin maius (mois de mai) ; désigne le mayen, lieu de séjour intermédiaire entre la plaine et l'alpage.
- manpà* : petit berger nourri et logé, sans salaire.
- manœuvre* : journée consacrée aux travaux d'entretien des chemins, clôtures et bâtiments d'alpage.
- pâtre* : berger, responsable du troupeau et de sa conduite.
- petze - pri* : petits grumeaux de lait caillé qui s'échappent des cercles lors du moulage des meules.
- procureur* : responsable de la gestion et de l'administration des alpages.
- sogne* : ravitaillement hebdomadaire.
- tsavanne* : cuisine en terre battue des mayens, généralement équipée d'un foyer ouvert.
- tsené* : zené, chenet ; torrent saisonnier alimenté par la fonte des neiges.
- tzevau* : passage étroit en montagne, situé sur une arête, que l'on franchit à califourchon, à l'image d'un cavalier sur son cheval ; le nom vient de cette manière de passage, dite du cheval.
- val Triqueut* : littéralement « vallée des trois cœurs », en référence aux trois vallées ou aux trois cols principaux qui y convergent : la Forcla, le Sanetsch et le Pas de Cheville. La vallée est également connue sous les noms de vallée de la Lizerne ou val de Derborence.
- véron* : virage très marqué, souvent en lacet, que l'on rencontre sur les sentiers ou chemins de montagne, permettant de franchir une forte pente en douceur.

N°1 Château du Crest



CHÂTEAU DU CREST

À l'emplacement actuel du couvert d'Isières se dressait, autrefois, le donjon du château du Crest. Construit probablement entre 1220 et 1240 sous l'autorité de l'évêque de Sion — sans doute Landri de Mont —, il occupait un site stratégique surplombant la plaine du Rhône. Cette forteresse faisait office de centre administratif pour la seigneurie d'Ardon - Chamoson. Le château joua un rôle majeur dans les conflits opposant l'évêque de Sion à la Maison de Savoie. Pris et repris, il fut finalement démoli en 1475, à la suite de la bataille de la Planta.

SOMMAIRE

Histoire du
château du Crest

Infrastructures

Spécificité
architecturale

Données
techniques

La vie au château

Et si le château
du Crest avait
résisté au temps

N°1

HISTOIRE D'ARDON

N°2 Alpages et mayens d'Ardon



ALPAGES ET MAYENS D'ARDON

Perchés sur les hauteurs d'Ardon, mayens, îtres et étables racontent l'histoire d'une vie alpine façonnée par la transhumance, le travail du lait et la garde des troupeaux, au rythme des saisons et des rigueurs de la montagne. Chaque pierre, chaque poutre témoigne du savoir-faire des habitants et du lien étroit qu'ils ont tissé avec les alpages et les mayens, au cœur de paysages d'exception.

Grâce à la préservation de ce patrimoine, la bourgeoisie contribue à transmettre aux générations futures la mémoire, les usages et les valeurs liés à ces lieux de vie et de travail en montagne.

SOMMAIRE

Origine

Bâti

Héritage

Patrimoine

Alpages

Lieux-dits

Souvenirs

Déclin
et renouveau

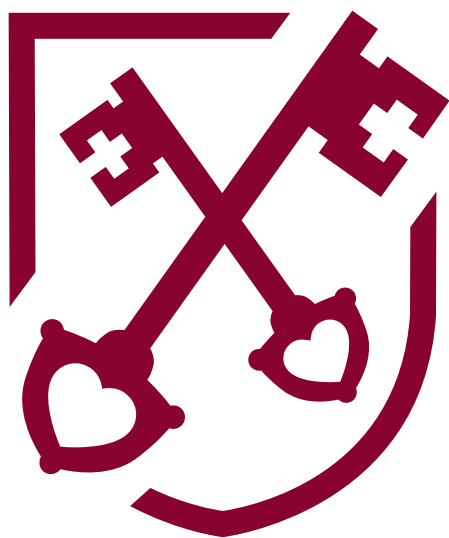
N°2

HISTOIRE D'ARDON



www.ardon.ch/histoire

Editeur	:	Commune d'Ardon
Peintures	:	Bernard Broccard
Aquarelles	:	Jacques Elmiger, Pierre-Henri Monnet
Photos	:	Pierre-Marie Broccard, Joseph Charbonnet, Paul-Marie Delaloye, Yves Gaillard, Gérard Valette
Textes	:	Pierre-Marie Broccard, Pierre-Henri Monnet
Lieux-dits	:	Yves Gaillard
Sources	:	Broccard, S., Broccard, B., Delaloye, R., Ducrey, J., Frossard, M., Gaillard, A., Gaillard, R., Kunz, N., & Riquen, A. (2006). Regards croisés sur Ardon. Fellay, R., & Laurent, G. (2006). Des Coteaux du Soleil à Derborence. Kuonen T. (2000). Derborence et la vallée de la Lizerne. Rey Carron, S., & Rey Carron, C. (2013). Derborence la nature et les hommes: Treize randonnées commentées. Monographic
Impression	:	Imprimerie des Biolles, Ardon



COMMUNE D'ARDON